

Quelques scènes de moi au Québec

Gordon Sheppard

Volume 30, numéro 1 (175), février 1988

Sept Québec

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31525ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sheppard, G. (1988). Quelques scènes de moi au Québec. *Liberté*, 30(1), 22–27.

GORDON SHEPPARD

Quelques scènes de moi au Québec

1. La langue à Marie

La véranda d'un appartement à deux étages au coin des rues Melrose et Somerled, à Notre-Dame-de-Grâce. Novembre 1942. Sons de guerre mélangés avec le refrain de Alouette.

Le premier souvenir que j'ai du Québec est collé à ma langue:

La veille, la température a baissé radicalement et les premiers flocons d'hiver sont tombés. Au matin, lorsque ma sœur m'em-mène dehors, je suis émerveillé par le changement. Il fait si froid que chaque phrase devient fumée. Je suis surtout émerveillé par la fine poudre de neige couchée sur la balustrade de fer forgé qui délimite notre entrée. Enthousiaste, je veux goûter à ce bonbon noir et blanc. Je me mets donc à lécher la neige de la balustrade. Ma langue s'immobilise aussitôt sur le fer forgé. Je tire (ça me fait terriblement mal) mais ma langue reste collée. Je commence à pleurer et à gueuler fort. Puisque nos parents sont sortis, ma sœur s'empresse d'informer Marie, la jeune campagnarde canadienne-française qui vit au pair avec nous. Marie — qui aura si peur lors d'une tempête l'été suivant qu'elle s'enfermera avec moi et ma sœur dans un placard — arrive dans tous ses états. Elle repart et revient en apportant un pot d'eau chaude qu'elle verse précipitamment sur le fer forgé et ma langue. Je hurle encore plus fort et tire, mais seulement une partie de ma langue se sépare du fer. C'est alors que Marie me prend par derrière et d'un brusque soulèvement arrache le reste de ma langue.

Une couche de ma langue, bien sûr, reste sur la balustrade. Depuis lors, à l'arrivée de la première neige, je m'en souviens.

* * *

2. La crise d'octobre

À l'intérieur d'une Rolls Royce noire qui va et vient devant Habitat. Au coucher du soleil, un jour d'octobre 1970. Klaxons sourds de navire.

Le tournage de *Eliza's Horoscope*, un long métrage que je réalise pour Warner Brothers, dure depuis deux mois et demi. Quelques jours après l'enlèvement de Pierre Laporte, nous tournons, dans une Rolls Royce, une conversation entre Eliza et un musicien riche mais spirituellement corrompu, interprété par Richard Manuel du célèbre groupe The Band. Pour faire comme si la conversation a lieu en plein jour, même si nous tournons au coucher du soleil, nous avons posé des rideaux sur les vitres de la voiture et en avons éclairé l'intérieur. Le cameraman se trouve sur le siège avant, moi je suis recroquevillé par terre en arrière, derrière le chauffeur, qui est de fait le chauffeur du riche propriétaire de la Rolls. Afin de pouvoir rouler en paix, hors circulation, nous nous promenons dans la rue déserte qui mène à la Cité du Havre. Pour tourner la scène au complet, il nous faut rebrousser chemin plusieurs fois.

Tout va bien jusqu'au moment où soudain, derrière nous, surgissent des sirènes; une voiture de police nous devance tandis qu'une autre nous double et nous force à nous ranger le long du trottoir. Aussitôt, la Rolls est cernée par une douzaine de policiers, revolver au poing. On nous ordonne de sortir lentement, sans geste rapide, et de nous tenir à l'écart. Des policiers regardent à l'intérieur de la voiture. On demande au chauffeur d'ouvrir le coffre. Le sergent chargé de l'opération nous demande ce que nous faisons. Nous nous expliquons. Je lui demande ce qu'ils font, eux. Il dit que depuis l'enlèvement de Pierre Laporte, la police s'attend à un coup de théâtre de la part des ravisseurs. Alors, quand un habitant d'Habitat a rapporté qu'il y avait une voiture aux vitres bouchées qui

allait et venait lentement depuis une demi-heure, la police a cru que Pierre Laporte pouvait y être séquestré.

Notre conversation est interrompue par un policier qui, la mine grave, demande au sergent de venir lui parler.

La fouille du coffre a quand même porté fruit: la police y a trouvé une boîte de photos pornographiques dont la loi de l'époque interdisait la possession. Le sergent nous demande des explications. Nous n'en avons pas car nous ignorions tout. D'un air penaud, le chauffeur admet que la boîte lui appartient, sur quoi le sergent l'informe qu'il sera traduit en justice. La police repart, en emportant la boîte; le chauffeur se remet au volant et nous finissons notre tournage.

Quelques jours plus tard, Pierre Laporte est trouvé assassiné dans le coffre d'une voiture à Saint-Hubert. Quelques mois plus tard, le chauffeur de la Rolls Royce est trouvé coupable de possession de matériel pornographique et perd son emploi.

* * *

3. Montage de souvenirs

Une table de montage de film qui roule à double vitesse. Musique de cirque.

Je me souviens de l'étudiante en droit que j'ai rencontrée lors d'un échange «carabin» entre l'Université de Toronto et l'Université de Montréal. Tête de classe, peu loquace, prenante et insaisissable, catholique mais libre d'esprit, elle habitait avec sa mère un appartement de la rue Saint-Denis et était vendeuse à temps partiel — «des préservatifs aux Anglais» (rire) — dans une pharmacie de Côte-des-neiges. C'est avec elle qu'a recommencé mon aventure à vie avec le Québec.

Je me souviens d'avoir appris le français grâce à la famille Trudel de Sillery, qui m'a hébergé un été où j'ai travaillé comme journaliste pour le *Quebec Chronicle Telegraph* et qui m'a encouragé à apprendre sa langue à l'aide de Tintin et des disques de Stéphane Golmann, de Marie-José Neuville et de Félix Leclerc.

Je me souviens du chagrin noble et seigneurial de Louis Saint-Laurent, en juin 1957, lorsqu'il est venu au Château Frontenac annoncer sa défaite.

Je me souviens d'avoir rencontré Robert Bourassa à bord du paquebot qui nous amenait à Oxford. De mine sérieusement sérieuse, il se comportait comme le président d'une société d'étudiants vouée à la fatigue culturelle. On ne s'est pas beaucoup parlé.

Je me souviens de Mme Balcer, la sœur de Maurice Duplessis, qui, au cours de mes recherches pour une émission sur son frère que je faisais pour CBC Toronto, m'a fait faire le tour de sa maison à Trois-Rivières. Pour parachever la visite, elle m'a fait entrer, en vénération discrète, dans la chambre à coucher bleue et sombre qu'utilisait son frère lors de ses séjours à Trois-Rivières. Il y avait un lit à une place.

Je me souviens du soir où j'ai déposé mon ministre Maurice Lamontagne à l'hôtel Windsor, où il allait rencontrer Pierre Trudeau, Jean Marchand et Gérard Pelletier afin de les convaincre de se joindre aux Libéraux à Ottawa.

Je me souviens de la beauté ahurissante de Louise Marleau le soir où elle a assisté, dans la salle de réunion de Town of Mount Royal, au vote par lequel Pierre Trudeau a battu le docteur Goldbloom pour obtenir la nomination libérale dans ce comté.

Je me souviens de l'émeute devant la Bibliothèque municipale, rue Sherbrooke est, pendant le défilé de la Saint-Jean-Baptiste en 1968, lorsque Pierre Bourgault a été malmené puis arrêté par la police; Pierre Trudeau a été le seul VIP à n'avoir pas quitté l'estrade d'honneur lorsqu'ont commencé à y pleuvoir les bouteilles de Coke. Au contraire, il a défié la foule hostile en gesticulant dans sa direction, et ainsi a garanti l'élection de son gouvernement le lendemain.

Je me souviens du congrès du PQ à Québec en 1973, lorsque Geneviève Bujold, en robe écarlate, a donné un discours fougueux. Après, chez la sœur de René Lévesque où nous logions cette nuit-là, on faisait la fête et Lévesque dansait avec Geneviève. Quand j'ai enfin dit bonsoir parce que j'étais fatigué, Geneviève dansait toujours et Lévesque, inlassable, m'a demandé si je n'avais pas peur que quelqu'un me l'enlève.

Et puis je me souviens de...

4. La mort et la renaissance

La chapelle du Séminaire de Québec, le jeudi après-midi, 5 octobre 1987. Extraits du Requiem de Mozart, interrompus par les grincements et les coups sourds d'une grande porte qui s'ouvre et se ferme.

Comme le service des funérailles de René Lévesque faisait salle comble dans la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec, les invités supplémentaires étaient priés de s'installer dans la chapelle du Séminaire de Québec à côté. Là, on avait dressé devant l'autel un écran sur lequel étaient projetées, grâce à un appareil Sony Trinitron, les images télévisées des cérémonies qui se déroulaient dans la cathédrale, sous la présidence de Monseigneur Jean-Marie Fortier, Archevêque de Sherbrooke.

Avant que le service ne débute, un prêtre vêtu d'une soutane blanche a accueilli les invités dans la chapelle. Ensuite, même face à leur écran, ces gens-là ont suivi le service funèbre à la lettre: lorsqu'on priait ou qu'on se levait dans la cathédrale, ils faisaient de même dans la chapelle. Et après que Mgr Fortier eut béni les hosties, le jeune prêtre est revenu pour dire qu'une portion des hosties serait transportée à la chapelle pour ceux qui voulaient communier. Tout comme dans la cathédrale, peu de gens dans la chapelle ont profité de cette offre. Et enfin, au moment où le cercueil commençait à quitter la cathédrale, les gens dans la chapelle ont quitté les lieux pour regarder la vraie affaire dans la rue dehors.

À mes yeux, c'est là, dans ce service «en direct» à l'intérieur de la chapelle, que la carrière de René Lévesque a connu sa véritable apothéose: Lévesque fut vraisemblablement l'une des premières vedettes de la télévision québécoise; ce fut la grève des réalisateurs de Radio-Canada qui le convainquit de se lancer en politique; et ce furent les télévisions américaine et canadienne qui sabordèrent son rêve souverainiste. Pour boucler la boucle, c'est sûrement cette télévision américanisée et américanisante qui est responsable du déclin du fait français au Québec et donc de la disparition éventuelle de ce peuple.

Mais plutôt que de se laisser assombrir par ce fait, d'attendre

passivement et désespérément l'absorption finale dans le gouffre américain, pourquoi l'intelligentsia québécoise ne regarde-t-elle pas cette situation menaçante comme une occasion de se faire une nouvelle — et plus forte — identité. À cette fin, je propose que les écrivains, chanteurs et cinéastes québécois prennent d'assaut notre vraie capitale, New York, qui est aussi la capitale culturelle du monde, et qu'ils s'efforcent de maîtriser la langue anglaise au point que cette maîtrise, nourrie des rythmes du langage français et des mythes et des légendes d'ici, capte l'attention des New-Yorkais. Comme les noirs l'ont fait dans la chanson. Au tour maintenant des nègres blancs d'Amérique.

Si l'on cherche un modèle dans la littérature pour une telle stratégie, il y en a chez les écrivains irlandais du début du siècle. À cette époque, une poignée d'auteurs irlandais, dont Yeats, Synge, O'Casey, Shaw et Joyce entre autres, se rebellait contre l'hégémonie anglaise en décidant consciemment de s'inspirer de la langue celte et de sa culture afin de fabriquer une littérature en anglais si différente, si accomplie qu'elle permettrait à ces auteurs de dompter le monde anglais par la langue. Et ils ont réussi leur coup. Leur renommée encore aujourd'hui et leur trois prix Nobel en font foi. Je soutiens que les écrivains québécois, ainsi que les chanteurs et cinéastes, peuvent et doivent faire la même chose; que culturellement Montréal peut et doit jouer par rapport à New York le même rôle que Dublin a joué par rapport à Londres au début de ce siècle.

Et c'est feu René Lévesque lui-même qui a indiqué le chemin, n'est-ce pas? Car il a quand même commencé sa carrière de journaliste en anglais. Naturally.